



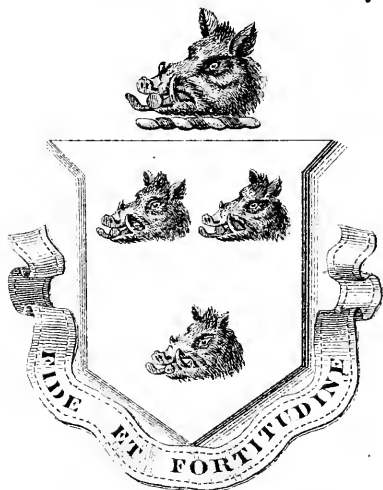
Accessions

159. 808

Shelf No.

XG. 3656.8

*Barton Library.*



*Thomas Pennant Barton.*

**Boston Public Library.**

*Received, May, 1873.*

*Not to be taken from the Library.*





LES CHÂTEAUX

EN ESPAGNE

DE FRANC-CŒUR.

---

1789.

LES CHATELAIN

EN ESPAGNE

DE FRANCISQUE

12

12

---

1789

# LES CHÂTEAUX

EN ESPAGNE

DE FRANC-CŒUR.

---

**J**E veux aussi faire des Châteaux en Espagne. On oublie ses maux pendant ce temps-là, & ils sont la consolation des malheureux ! eh pourquoi n'en ferais-je pas tout comme un autre ? Vous ferez bien étonné, messieurs les généraux d'armée, de voir un soldat, qui est un être si vil à vos yeux, s'aviser aussi de faire des Châteaux en Espagne. Vous croyez qu'il n'y a que le vin & la bonne chère qui puissent les enfanter, & que toutes les facultés d'un soldat ne doivent tendre qu'à éviter les coups de bâton, dont il est continuellement menacé, & dévorer en silence sa douleur & ses larmes ? Eh bien, messieurs les généraux, vous vous

êtes trompés. J'ai fait , comme vous , ces cruelles réflexions ; elles ont anéanti toutes les facultés de mon ame , elles m'ont fait maudire mille fois le jour qui m'a vu naître , & plus encore , celui où je me suis engagé.

Mon corps déjà affoibli par les années & par de longs travaux , excédé journellement par des exercices forcés , & mon cerveau échauffé par les vapeurs qui s'exhalent d'un estomac vuide , m'ont d'abord suggéré mille projets plus lâches & plus criminels les uns que les autres , pour me rédimer de la tyrannie sous laquelle je succombe. J'ai eu la force de les rejeter , parce que l'honneur est , pour le foldat , un bouclier impénétrable à la lâcheté. Le désespoir me faisoit ainsi chanceler entre le crime & l'honneur , lorsqu'il m'est venu dans l'idée de m'égarer dans des Châteaux en Espagne. J'ai fait comme les généraux. Je me suis bien enivré , je me suis endormi , & j'ai rêvé qu'après avoir passé rapidement par tous les grade :



militaires , je me trouvois général & ministre. Je ne m'attendois pas à une métamorphose si subite. Je réfléchissois sur ce qui en pouvoit être la cause. Je l'attribuois tantôt à une chose , tantôt à une autre. J'étois dans cette perplexité , lorsque j'ai vu passer un grand seigneur qui n'est guere meilleur général que ses confreres , mais qui est un brave homme , connu pour un franc & loyal chevalier. C'étoit M. le M.. D.. de B.. Je l'ai abordé respectueusement , je lui ai dit : Monseigneur.. Il m'a répondu brusquement : « Les généraux ne nous donnent pas ce titre , appelle-moi M. le M.. ».

Eh bien , M. le M.. je vous prie de me dire la cause d'une fortune si extraordinaire. — Le M.. « Ta fortune est venue comme celle de bien d'autres.. » — Mais j'étois simple soldat. — Le M.. « Eh bien , d'autres étoient simples laquais ». — Il faut donc qu'on m'ait connu bien du mérite. — Le M.. « Point du tout. Le mérite ne parvient plus jusqu'ici ». — Il

faut donc qu'on ait découvert que je suis un noble d'antique naissance. —

Le M. « Ce n'est pas tout-à-fait cela.

» C'est cependant ta naissance & non ta

» noblesse qui causa ta fortune. Ce sont

» les gens de la plus basse extraction

» qui ordinairement parviennent plus

» vite ; car tu es le bâtard de la femme de

» chambre favorite d'une grande, mais

» très grande dame, qui est toute-puiss-

» tante, & qui, de rien, peut tout faire.

» Ecoute-moi, je vais te dire le fin mot

» de ce pays-ci. Sois-insolent, dur, men-

» teur, frippon, parle toujours de ta

» haute naissance, on se moquera de

» toi dans le commencement, on finira

» par te croire, & tu feras fortune comme

» la plupart de tes confreres qui ne va-

» lent pas mieux que toi. On est tenté de

» croire que le ministère est devenu une

» partie qu'on a livrée au tiers-état, parce

» qu'on les chasse quand on veut. A pré-

» sent te voilà au courant. Va chez le

» roi. Je te préviens qu'il n'est pas com-

» plimenteur , mais c'est un parfait hon-  
 » nête homme , qui ne desire que le  
 » bien , & qui sacrifieroit sa propre exis-  
 » tence pour y parvenir ; mais malheu-  
 » reusement ses ministres l'ont toujours  
 » trompé. Je t'exhorte à ne pas suivre  
 » leur exemple. Prouve qu'on peut être  
 » honnête homme dans tous les états.  
 » Adieu ».

J'ai éré chez le roi , où j'ai eu bien de  
 la peine à parvenir , parce que je ne con-  
 noissois pas les usages de la présentation ,  
 ni les autres étiquettes de la cour. J'ai  
 enfin pénétré jusqu'à sa majesté. Sa pré-  
 sence m'a d'abord intimidé. Un soldat ne  
 le voit pas souvent , & sa dignité nous en  
 impose ; mais je me suis rassuré en voyant  
 un homme bon , qui ne cherchoit pas à  
 profiter de mon embarras pour me livrer  
 à la dérision des grands valets de sa cour ,  
 que nous autres , malheureux soldats ,  
 nommons les grands seigneurs. Mes ré-  
 vérences n'ont pas été longues. Je suis entré  
 tout de suite en matiere , & j'ai dit au

roi : On vous a toujours trompé , on vous  
 trompe encore , & on vous trompera  
 toujours , jusqu'à ce que vous remplissiez  
 le premier & le plus essentiel devoir d'un  
 roi , qui est celui de donner des audiences  
 publiques , & de recevoir les memoires  
 & les placets de tout le monde. Les rois  
 vos prédécesseurs autrefois s'acquittoient  
 scrupuleusement de ce devoir. Les temps  
 les circonstances le leur ont fait négliger  
 & abandonner à leurs ministres. Ces mi-  
 nistres l'ont abandonné à leurs commis  
 qui , aujourd'hui , n'admettent plus à leur  
 audiences que les gens qui tiennent  
 la cour , & ce sont les frotteurs qui re-  
 çoivent les autres. C'est depuis ce temps  
 là que vos affaires ont toujours péri-  
 té. Vous ne devez jamais oublier que  
 vos ancêtres n'ont obtenu la couronne qu'à  
 cette condition ; que vous la tenez de  
 nation , & non pas de Dieu seul , comme  
 de vains adulateurs voudroient vous  
 persuader. Un Dieu n'entre point dans  
 ces détails minutieux , il a tout créé

& laisse agir les causes secondes. Ce n'est qu'en remplissant exactement ce devoir que vous pourrez découvrir la vérité, & l'astuce qu'emploient les personnes en place pour vous tromper. Suivez toutes les parties d'administration, & vous verrez qu'elles sont tellement corrompues que l'édifice est prêt à tomber en ruine.

Deux colonnes soutiennent tous les empires, la justice & l'armée. La première en France est déjà réduite en poussière, il n'en reste pas même des vestiges. La seconde va subir le même sort, si vous n'y apportez un prompt secours. Le moyen le plus efficace, pour empêcher la ruine totale de votre armée, est de supprimer ce conseil de la guerre, qui est si indignement composé. La plupart sont des gens semblables à celui qui a été chassé ignominieusement de l'assemblée d'une de vos provinces, comme un homme sans esprit, sans mérite, sans fortune & sans naissance, qui veut être quelque chose à

quel prix que ce soit. Je ne vous dissimule pas, que j'en soupçonne plusieurs d'être soudoyés par les étrangers, pour détruire votre armée. Ces infames ministres subalternes ont pris le véritable moyen pour cela, & bannissant le point d'honneur de chez le soldat, ils l'ont avili au point qu'ils en ont fait l'être le plus abject de la société. Vous savez qu'autrefois un soldat méprisoit un homme de livrée, & aujourd'hui un homme de livrée méprise un soldat, & il a raison. Nous ne connoissons que deux especes d'individus faits pour recevoir des coups de bâton, qui sont les chiens & les galériens, auxquels on a assimilé le soldat. Les officiers particuliers, qui sont le nerf des troupes, sont aussi maltraités & aussi mécontents que les simples soldats. La multitude d'officiers généraux, attachés à chaque régiment, sont la plupart des ivrognes qui affectent de mépriser les officiers subalternes, sur-tout les lieutenans-colonels, les majors, & les anciens capitaines qui

n'ont plus de prétention à devenir colonels. Ils témoignent ne pouvoir pas comprendre qu'un homme de condition vieillisse dans ces grades. La postérité ne croira jamais que , dans un siècle aussi éclairé que celui où nous sommes , il se soit trouvé un traître assez ennemi de sa patrie pour avoir proposé une ordonnance qui mette les officiers aux fers , & qu'on ne l'ait pas fait pendre.

On n'a jamais fait appercevoir à votre majesté les suites funestes qu'auroit eue cette ordonnance, si monseigneur le P.. de C.. & M. le M.. de B.. n'avoient eu la prudence de la supprimer. Vous auriez vu à l'instant même tous les officiers quitter l'armée , & les soldats auroient bientôt pris le même parti, pour rentrer dans le royaume en pillant & ravageant tout. Qui pourroit vous assurer que cette troupe effrénée, qui formeroit un corps de près de deux cent mille hommes, n'auroit pas encore été augmentée par une multitude de mauvais citoyens de tous les ordres & de toutes les

classe, qui n'attendent qu'une occasion favorable pour causer une révolution qui renverse l'état. Voilà cependant le danger auquel on vous a exposé, sans que vous vous en foyez douté. C'étoit peut-être le but de ces sous-ministres, & ce ne seroit pas le premier exemple de ce genre que fourniroit l'histoire des révolutions.

Tout ce qui peut occasionner des émeutes dans l'ordre du peuple, est dangereux, & rien n'est plus fait pour cela que la dissolution subite d'une grande armée, & la disette des vivres. Vous pouvez prévenir l'une par des ordonnances plus modérées, & l'autre, en établissant des magasins de bleds, pour deux ans, dans toutes les villes capitales de vos provinces. Vous y parviendrez aisément, en prohibant l'exportation à l'étranger, jusqu'à ce que ces magasins soient remplis. Il y a tant de monastères & d'églises inutiles, qu'on y feroit à peu de frais, des greniers partout où il en faudroit.

J'en reviens aux troupes, & vous ob-



servirai que les armées , de tout temps , ont été le soutien ou la ruine des empires. Le défaut de discipline, ou la trop grande sévérité, quoique diamétralement opposées , produisent le même effet , qui est le désordre.

Si votre majesté veut tirer un parti utile de son armée , & en diminuer la dépense , presque de moitié , il faut d'abord chasser cette foule d'officiers généraux , qui sont forts chers , forts inutiles , & qui rendent le service impraticable. Un régiment de cavalerie , pour être dans sa plus grande force , doit être composé de seize compagnies de cinquante hommes commandés par un capitaine, un lieutenant, un sous-lieutenant; & pour état major, un colonel qui ait au moins vingt ans de service, un lieutenant-colonel, un major, & un quartier-maître; que les colonels conservent leurs régimens jusqu'à ce qu'ils soient lieutenans généraux employés ; car après cela on leur fait quitter leur régiment dans le moment où

ils commencent à être capables de les commander. Que tous les officiers parviennent au grade de lieutenant colonel à leur rang d'ancienneté. Que les lieutenans colonels roulent avec les colonels pour parvenir aux grades d'officiers généraux, comme cela se pratiquoit autrefois. J'entends déjà dire à des députés, qui veulent tout assujettir à leurs caprices, qu'on trouveroit quelquefois de vieux officiers qui sont incapables d'être majors, lieutenans colonels, & plus encore officiers généraux. Je leur réponds que dès qu'il s'en trouveroit d'incapables, on les connoîtra au grade de major; alors les officiers du régiment qui connoîtront leur incapacité, en rendront compte à la cour, ainsi que des faits & actions qui en seront la preuve : en conséquence, après un examen plus particulier, la cour leur enverra un brevet de lieutenant-colonel pour retraite.

Il faut rembourser toutes les finances militaires, supprimer les appointemens des officiers qui sont assez riches pour s'en

fier; accorder seulement une gratifica-  
 tion annuelle à ceux qui sont trop pauvres;  
 fournir à chaque officier un cheval d'es-  
 cadron, & le logement. Donner la croix  
 de Saint-Louis à tous les officiers, sans  
 distinction de grades, à vingt-quatre ans  
 de service, & restreindre le service à six  
 mois par an, en temps de paix. Si vous  
 rendez les officiers pendant la paix, vous  
 n'en ferez pas assez riche pour les payer pen-  
 dant la guerre. Augmenter la paie du ca-  
 vier jusqu'à dix sols par jour. Il lui en-  
 trera huit pour vivre, & ce n'est pas  
 trop. Vous verrez alors votre armée chan-  
 ger de face, l'alégresse succédera à l'hu-  
 meur sombre & mélancolique qui la con-  
 sume, & l'ardeur à l'apathie dans laquelle  
 elle croupit. L'honneur deviendra son  
 orgueil, & elle n'aura plus l'humiliation  
 d'attendre de vils magistrats, flétris par  
 leurs concussions, les nommer des fatel-  
 les stipendiaires aux gages de l'état. Il  
 résultera de cette bonne administration,  
 qu'il n'y aura plus de désertion, de lâcheté

& de basseffes dont le nom étoit autrefois inconnu. L'esprit de corps reprendra sa vigueur dans chaque régiment , & de rénavant la punition la plus sévère qu'on pourra infliger à un cavalier sera de lui ôter l'habit du roi & de le chasser. L'éto de cavalier deviendra aussi honnête pour les citoyens de la classe des laboureurs & artisans , que l'état d'officier le sera pour les gentilshommes ou pour les bourgeois dont les ancêtres vous ont toujours servi avec honneur & distinction dans cet état. Supprimez aussi cette ordonnance injurieuse à la nation , qui exclut le tiers-état des places militaires ; cela ne vous obligera pas à y nommer les individus qui ne vous conviennent pas. Cette ordonnance est émanée d'un homme qui , par un précis qu'il vient de mettre au jour , prouve précisément qu'il n'est qu'un sot. Chassez cet homme avec tous ceux de sa clique , & vous n'aurez jamais fait une meilleure chasse.

Distribuez un tiers des troupes à cheval

dans les provinces où les hommes & les  
 chevaux seront mieux nourris , & à meil-  
 leur marché dans des villes de guerre :  
 celles sont excessivement fatiguées , elles  
 ne servent qu'à décorer la cour de quel-  
 ques petits tyrans , qu'il faut aussi chasser.  
 Employez ces troupes à maintenir le bon  
 ordre , afin qu'on ne voie plus des  
 bandes de brigands s'établir dans diffé-  
 rentes provinces , & les ravager pendant  
 des années entières , avant qu'un petit nom-  
 bre de cavaliers de maréchaussée ait pu  
 l'arrêter. Jetez un coup-d'œil sur d'autres  
 parties militaires , vous verrez que votre  
 marine est totalement ruinée ; que non-  
 seulement on a laissé gâter & pourrir tous  
 vos vaisseaux , mais qu'on a congédié tous  
 les canonniers , par une économie mal en-  
 tendue , pour prendre des recrues qui n'en-  
 tendent rien à cette partie. Votre artille-  
 rie de terre n'a pas encore été aussi mal-  
 traitée que les autres corps , parce qu'elle  
 a été soutenue par des officiers généraux  
 qui y avoient servi ; mais ils sont morts ,

& ceux qui leur ont succédé font étrangers à cette partie, & se proposent bien d'en consommer la ruine cette année, si vous n'y mettez pas ordre.

Vous avez encore à faire une opération bien nécessaire, qui est de créer un corps législatif, sans lequel nul gouvernement ne peut subsister. Vous devez la justice à vos sujets, & vous la leur devez gratuitement. Commencez par débarrasser la finance de toutes les charges. Conservez les magistrats, s'il en existe, dont la probité soit connue; choisissez les autres, & mettez à leurs places des avocats & autres praticiens, avec une enquête rigoureuse de leurs mœurs. Supprimez les épices, qui, au lieu de assasier ces messieurs, ne font que les enrichir; ne leur donnez pas d'appointements, mais seulement des gratifications annuelles à ceux qui n'ont pas de fortune, & vous verrez ces nouveaux magistrats être plus estimés de la nation que les anciens étoient méprisés.

Je connois peu le clergé. Il dit qu'il  
 forme un ordre dans l'état. Je ne fais pas  
 sur quoi il fonde cette prétention.  
 Il n'y a que ce clergé qui forme une répu-  
 blique formidable, dont les intérêts sont  
 diamétralement opposés à ceux de votre  
 majesté & à ceux de la nation. Notre  
 religion est très-belle, j'en conviens; mais  
 elle est trop chère, & nous ne sommes  
 pas assez riches pour la payer. Il me  
 semble qu'une des principales causes du  
 désordre qui trouble cette hiérarchie, est  
 que le haut clergé est trop nombreux &  
 trop riche. Commencez par ouvrir la porte  
 à tous les monasteres, tant des hommes  
 que des femmes; rendez-les à la société,  
 avec douze cents livres de pension à cha-  
 que individu. Ils vous combleront de  
 bénédictions. Supprimez tous les évêchés  
 mesure qu'ils vaqueront, jusqu'à ce  
 qu'ils soient réduits à un par chaque pro-  
 vince, & un archevêque qui sera à Paris,  
 comme un second vicaire de Jésus-Christ;  
 ce nombre fera de trente-un. Assignez à

chaque évêque trente mille livres de rente & soixante à l'archevêque; obligez-le à la résidence, & ils seront contents comme des rois.

Tandis que je pérorois ainsi, & que je me préparois à mettre encore bien d'autres abus sous les yeux du roi, la trompette a sonné; je me suis éveillé, l'illusion disparu, & je suis retombé dans le néant. Le premier objet qui s'est présenté à ma vue m'a fait frémir d'horreur. C'étoit un de mes camarades à moitié mort, qu'on avoit placé à côté de moi, en attendant qu'on le portât à l'hôpital: j'ai demandé quelle étoit sa maladie: on m'a répondu que c'étoit un chef qui lui avoit fait donner cinquante coups de plat de sabre le soir & autant le matin. J'ai observé que ce cavalier étoit un des meilleurs sujets du régiment. On a avoué qu'il n'étoit effectivement pas coupable que tout son crime étoit d'être protégé par son capitaine, qui dans un conseil d'administration avoit eu le courage de di-



puter à ce chef le droit de disposer arbitrairement des fonds de la masse d'économie , & de n'avoir pas voulu ratifier plusieurs marchés désavantageux au roi , & encore pour lui avoir reproché de s'être approprié plusieurs gratifications & reliefs d'appointemens accordés à différens officiers du régiment.

Ce trait m'a paru si barbare que je n'ai pu le croire ; je l'ai demandé au capitaine lui-même , qui m'a assuré la vérité du fait , en faisant serment que de sa vie il n'engageroit plus d'homme. J'ai demandé ce qu'étoit devenu le brigadier qui avoit été le bourreau de son camarade ; on m'a dit qu'il avoit déserté sur le champ pour éviter la représaille.

A ce récit mon indignation s'est tournée en rage. Je me suis écrié : voilà donc un monstre qui ne vaut pas la moitié d'un homme , & qui en perd deux. Eh bien ! lui & moi feront quatre ; je vais lui plonger mon sabre dans le cœur. J'aurai le plaisir de voir couler son sang , & la

gloire de purger la terre d'un scélérat qui la déshonore. J'allois le chercher chez lui, lorsque je l'ai rencontré. Sa présence a redoublé ma rage, j'ai mis le sabre à la main, & lui ai crié : défends ta vie ; tes forfaits ont mérité la mort : je ne veux pas t'assassiner ; je veux te combattre..... Soldat, m'a-t-il dit, la loi te le défend. Le lâche en disant cela regardoit autour de lui, & ne voyant venir personne, il a, d'une main tremblante, tiré son épée, & a employé le peu de chaleur qui lui restoit pour se précipiter sur la pointe de mon sabre, qu'il ne voyoit pas : c'est alors que j'ai eu la douce satisfaction de lui voir mordre la poussière en rendant le dernier soupir.

Ma fureur assouvie & mes sens un peu calmés, j'ai réfléchi que ma perte étoit inévitable ; que je m'étois rendu criminel, & que si j'étois mon juge, je me condamnerois moi-même. Un acte de violence mène toujours à un autre. Le premier mouvement m'a inspiré la pitié barbare d'aller estropier mes enfans, pour les rendre in-

capables de jamais servir le roi ; mais la réflexion est venue à mon secours , & m'a suggéré que je ne pouvois pas ainsi outrager la nature sans me déshonorer. Je les ai donc abandonné aux destins , & me suis retiré dans un pays étranger, ou je ne pouvois pas être plus malheureux que je l'ai été dans ma patrie....





